

NAHAR MISRAÏM

Bulletin de l'Association pour la Sauvegarde du Patrimoine Culturel des Juifs d'Égypte (ASPCJE)

Trimestriel - DÉCEMBRE 2004 N° 21

ISSN: 0249-8073

Secrétariat et abonnement: André COHEN, 8 rue des Tanneries, 75013 PARIS - Tél. : 01 45 35 29 86

Courriel (e.mail): aspcje@ifrance.com

Directeur de la publication : Joseph CHALOM

Directeur de la rédaction : David YOHANA

Sommaire

- p. 2 – Hanouka
- p. 2 – La fête de Hanouka du 12 décembre 2004.
- p. 3 – Place respective de l'arabe, du français et du judéo-arabe chez les Juifs d'Égypte entre 1840 et 1960. Joe Chalom
- p. 4 – Annonce du décès d'Elie Attas.
- p. 5 – Témoignage des Juifs d'Égypte installés au Brésil Sarina Rohmer
- p. 9 – Portrait de Joseph (Soussou) Hazan Joyce Blau
- p. 10 – Hommage à Joseph Hazan Albert Oudiz
- p. 11 – A propos de l'Opération Suzana et de l'Affaire Lavon.
- p. 12 – « Une histoire d'amour et de ténèbres » d'Amos Oz Chantal Steinberg
- p. 14 – « Crise d'asthme » d'Etgar Keret Joe Chalom
- p. 14 – Prochaines rencontres du cercle de lecture
- p. 14 – Annonce : exposition de Max Fisher
- p. 15 – Centre de recherche du Patrimoine des Juifs d'Égypte (Tel Aviv) : bulletin n°4.
- p. 15 – Annonce : deux conférences de Yves Fédida de l'Association Nébi Daniel
- p. 16 – Compte rendu : Les Juifs d'Égypte : culture et diversités.
- p. 16 – Groupe de travail sur les proverbes arabes.
- p.16 – Film : « N'est pas sourd, celui que l'on croit ».

ADHESION ET ABONNEMENT

TARIFS 2005

Compte tenu de l'augmentation des frais de production du bulletin (le numéro est passé à 16 pages) et d'envoi, le tarif de l'abonnement pour 2005 passe à 15 euros. L'adhésion est ramenée à 5 euros, le tarif le moins élevé, à notre connaissance, de toutes les associations semblables à la nôtre. (voir talons d'abonnement et d'adhésion joints).

TOUTE L'ÉQUIPE DE L'A.S.P.C.J.E.
VOUS ADRESSE SES MEILLEURS
VŒUX POUR
2005

Notre association bouge et innove.

Le conseil d'administration s'est élargi et nous portons beaucoup d'espoir dans les nouveaux membres et les nouvelles commissions qui se mettent en route, (rencontre avec les jeunes générations, histoire, recueil de témoignages, atelier-cuisine). Nous espérons que vous nous soumettez d'autres projets.

Nos très bonnes relations avec la Mairie du XI^e arrondissement nous permettent d'avoir plusieurs fois dans l'année l'accès à la Salle des fêtes et, un mercredi par mois, à la Salle Roussel.

La Salle Roussel nous a permis de développer une nouvelle activité : le **Cercle de lecture**. Le principe en est simple : chacun d'entre vous a certainement eu l'occasion d'être intéressé ou passionné par un livre. Venez nous l'exposer et faites nous profiter de votre lecture. Il ne s'agit pas de conférence, mais de rencontre entre amis permettant un échange autour du sujet de votre choix. Ce Cercle de lecture fonctionne depuis déjà trois mois où nous avons eu l'occasion d'écouter Joe Chalom nous parler de *Crise d'Asthme* d'Etgar Keret, Renato Minerbo de *Les Penchants criminels de l'Europe démocratique* de Jean-Claude Milner, et enfin André Cohen du livre *Alexandrie : Mémoires mêlées* de Joseph et David Nahmias. Nous signalons que ce livre, très intéressant, sera exposé par les auteurs eux-mêmes le 5 mars 2005.

Ce livre à quatre mains a été écrit par Joseph Nahmias âgé de 90 ans avec son fils âgé d'une cinquantaine d'années. Leurs regards sur l'Égypte diffèrent. Le père se souvient avec émotion de l'Alexandrie de sa jeunesse, le fils parti trop jeune, ne connaît rien de cela ; il découvre les récits de son père, les met en forme et y ajoute sa touche personnelle sans émotion particulière pour Alexandrie sa ville natale. Son intérêt et son attachement naissent grâce au récit de Joseph. Le livre décrit cette ville et fait revivre « des personnages pittoresques ou tragiques et le bonheur de vivre à Alexandrie lorsque les malheurs du monde semblent s'arrêter à l'entrée du port ».

RESERVEZ votre après-midi du 5 mars 2005 pour venir nombreux écouter Joseph Nahmias, auteur avec son fils David de « Alexandrie : Mémoires mêlées » (L'Harmattan - 2003).

**A 15 heures
à la Maison des Associations du 12^{ème} arrondissement de Paris
181 avenue Daumesnil – 75012 Paris –Métro Daumesnil**

HANOUKA

Cette fête, qui tombe autour du solstice d'hiver, est célébrée cette année du 8 au 15 décembre. Chaque soir, durant huit jours, à la tombée de la nuit, on allume une bougie ou une lampe à huile par jour écoulé sur une *hanoukia*, chandelier à huit branches, plus une neuvième appelée le *shamash* qui sert à allumer les autres. Généralement le chandelier est placé devant une fenêtre pour qu'il soit visible de l'extérieur.

Au 2^{ème} siècle avant l'ère chrétienne, à la mort d'Alexandre le Grand, la Judée était aux mains des Grecs Séleucides, en lutte avec les Ptolémées d'Égypte. L'hellénisation forcée provoqua une rébellion armée, animée par Juda Maccabée et ses frères. Quand les Maccabées triomphants entrèrent à Jérusalem, ils trouvèrent le Temple saccagé et pillé. Ils le restaurèrent et lorsqu'ils voulurent allumer la Ménora – le grand candélabre – ils ne trouvèrent qu'une petite fiole d'huile d'olive pure portant le sceau du grand-prêtre. Elle était tout juste suffisante pour brûler un jour, alors qu'il fallait huit jours pour fabriquer une nouvelle huile conforme. Mais il y eut un miracle car la Ménora brûla pendant huit jours sans s'éteindre. C'est ce miracle qui est célébré à Hanouka.

Différentes coutumes sont attachées à cette fête : dans les pays sépharades, on mange des beignets frits dans l'huile : *zalabya* en Égypte, *zingol* en Irak et Syrie, *bimuelos* en Turquie, *loucoumadès* en Grèce. En Europe il est de tradition d'offrir des présents aux enfants, comme on le fait à Noël dont la célébration est proche de Hanouka. Ou alors on fait tourner des toupies où sont gravées des lettres hébraïques.

Joseph Mosseri rapporte que dans la ville d'Alep, en Syrie, les juifs venant d'Espagne ont été mal accueillis par les juifs déjà installés dans ce pays. Ils ont donc constitué une communauté un peu à part jusqu'à 1930. Une particularité de cette communauté était d'allumer 3 lampes (une, plus le *shamash*, plus l'extra *shamash*) le premier soir quand les autres juifs allument 2 lampes. A la fin de la fête, les membres de cette communauté se trouvent avec 10 lampes allumées au total au lieu de 9.

FETE DE HANOUKA le 12 décembre 2004 en association avec AQUI ESTAMOS

Ambiance faite de gentillesse, de simplicité, de joie de se retrouver et de réunir plusieurs générations. Après la présentation d'un dessin animé sur Hanouka, on passe aux choses « sérieuses » : musique, chants, et surtout danses : danses hassidiques (rabbi Jacob), danses israéliennes, et même danses sud-américaines. Les deux excellents animateurs, Régine Winer et Henry Sztanke, qui sont professeurs de danse au Medem, se sont dépensés sans compter.



A la tombée de la nuit, a eu lieu l'allumage solennel des bougies du sixième jour, suivi du « *ma oz tsour* ».

Le buffet fut excellent : gâteaux au chocolat, gâteaux au fromage, halvas, strudels, gourabiehs, baklavas, zalabiyas, etc confectionnés par les participants.

Bravo et à bientôt.



**PLACE RESPECTIVE DE L'ARABE, DU FRANÇAIS ET DU JUDÉO-ARABE,
CHEZ LES JUIFS D'ÉGYPTE ENTRE 1840 ET 1960.**

(projet d'écriture à plusieurs mains)

J'ai été amené, il y a quelques mois, à écrire un texte (d'environ 25 pages) sur le sujet ci-dessus, pour raconter un peu notre histoire au niveau des deux langues principales, tout en cherchant à discerner notre évolution et nos différences au fil des années, dans les villes et quartiers d'Égypte (Alexandrie, le Caire, la province).

Chaque fois que j'ai pu citer des témoignages (encore trop peu nombreux) issus de livres d'amis égyptiens, d'articles dans "Nahar Misraïm", ou de conversations, le texte a pris de la vie et de l'épaisseur (voir dans les notes), sinon il reste peut-être un peu trop "sérieux", comme s'il lui manquait "de la sauce, du sel et des épices".

C'est pourquoi je vous soumetts le projet suivant: compléter le texte initial en le transformant en un texte à plusieurs mains. Il s'agirait ainsi d'incorporer au fascicule initial vos commentaires, vos souvenirs, vos témoignages.

Les choses pourraient se dérouler ainsi :

1°) Vous commandez le fascicule, dont vous trouverez ci-après l'introduction ainsi que le sommaire. Vous le recevrez rapidement (1).

2°) Vous le lisez. Il réveillera des souvenirs personnels, ce qui vous permettra de confirmer, de compléter ou réfuter certains points de la brochure.

3°) Vous nous renvoyez alors votre lettre, même très courte, contenant vos souvenirs ou des réflexions personnelles sur telle ou telle partie du fascicule.

4°) Vos témoignages seront incorporés peu à peu dans le texte initial.

5°) Enfin le fascicule sera réédité, avec le nom des différents participants.

Essayons de faire que ce projet collectif se réalise ; ça en vaut la peine !

Joe Chalom
17 rue du Colonel Oudot
75012 PARIS

(1) Vous pouvez commander le fascicule par courrier adressé à Joe Chalom, accompagné de 2,50 euros en timbres. Le texte vous parviendra dans les 10 jours.

Je remercie le Professeur Tedghi d'avoir encouragé ce travail

I-INTRODUCTION :

Quand le jeune J.S., né à Brooklyn en 1960, demanda un jour à ses parents pourquoi ils parlaient entre eux le français, ils lui répondirent le plus simplement du monde: "c'est parce que nous venons d'Égypte". Cette réponse pourrait surprendre de nombreuses personnes, faire rire d'autres, ou attrister une troisième catégorie. Il n'en demeure pas moins qu'elle reflète une réalité essentielle de la majorité des juifs d'Égypte.

Et ceci n'empêche pas d'ailleurs que dans certains lieux de France, dans des synagogues de New-York, ou dans des villes d'Israël, d'autres juifs d'Égypte (ou bien les mêmes) continuent à converser entre eux en arabe !

Dès 1860, en Égypte, de manière progressive, la langue arabe perdit du terrain, au profit d'une autre langue, le français, ce qui permit aux immigrés venus de partout, et même aussi à une classe égyptienne cultivée, de communiquer et travailler ensemble.

Parmi les premiers qui en furent révoltés figure, dès 1862, le rabbin Moshé Hazan (note 1). En 1912, M. Samuel Somekh, pourtant Directeur de l'Alliance Israélite au Caire, se lamente sur l'indifférence d'un trop grand nombre de juifs égyptiens vis-à-vis de la culture arabe: "ils ont négligé la culture et la langue arabes, certains du fait de leurs origines lointaines, et la majorité par dédain pour tout ce qui était local".

En 2004, dans une conférence faite à l'Université de Bar Ilan, le Professeur Réuven Snir (note 2), déplore le nombre trop faible d'oeuvres en arabe littéraire produites par les juifs d'Égypte.

Tout en ayant beaucoup parlé de l'influence grandissante du français chez ses coreligionnaires, Jacques Hassoun s'est néanmoins attardé sur "l'enracinement" important de nombreuses couches de la population de juifs égyptiens qui étaient restés profondément attachés à la langue arabe, ainsi qu'à un rituel typiquement judéo-égyptien.

Dans l'étude qui va suivre, nous allons commencer par faire un très bref exposé de l'histoire de notre communauté, puis nous allons essayer d'examiner les différents éléments qui provoquent l'affaiblissement graduel de la langue arabe -au détriment du français - ainsi que ceux qui lui permirent de conserver de la force dans certaines villes, certains quartiers et couches de la population.

En complément, nous regarderons ce qu'on pourrait appeler "un langage judéo-égyptien", car sur le plan de l'écrit il n'y avait quasiment pas de judéo-arabe au 19ème et 20ème siècle. Nous évoquerons aussi rapidement les autres langues juives.

Les nombreuses notes en annexe sont d'une grande importance, car elles représentent des bribes de témoignages.

SOMMAIRE:

I -INTRODUCTION.

II -SURVOL DE L 'HISTOIRE DES JUIFS D'EGYPTE.

III -ELEMENTS QUI AGIRENT POUR OU CONTRE L'ENRACINEMENT DE LA LANGUE ARABE CHEZ LES JUIFS D'EGYPTE:

IIIa -Le facteur scolaire:

-L'enseignement du français en Egypte, et son influence essentielle sur les juifs d'Egypte:

-Exemple de l'enseignement du français chez les juifs d'Alexandrie.

-Survola de l'enseignement du français chez les juifs du Caire.

IIIb- Rôle du noyau autochtone.

IIIc -Rôle des diverses communautés issues de l'immigration.

IIId -Facteur religieux.

III e -Différences entre les villes.

III f -Différences au niveau des classes sociales.

III g -Différences au niveau des sexes.

III h -Evolution au fil des générations.

III i -Rapport avec le politique.

IV -JUDEO-ARABE EGYPTIEN.

V -AUTRES LANGUES PARLEES HORS L'ARABE ET LE FRANCAIS.

VI- CREATION FRANCOPHONE ET ARABOPHONE JUIVE EN EGYPTE.

VII -PRESSE JUIVE EN EGYPTE.

VIII -CONCLUSION.

VIII- NOTES.

IX -BIBLIOGRAPHIE.

Nous avons eu la tristesse d'apprendre le décès survenu le 15 décembre 2004 d'ELIE ATTAS, ancien professeur de math et de physique du Lycée de l'Union Juive pour l'Enseignement à Alexandrie. Très aimé de ses élèves, à cause de la limpidité de son cours et de sa patience, il a su passionner des générations de lycéens à l'étude des sciences. Répondant toujours favorablement aux demandes de ses élèves, il a animé avec humour et compétence certaines « activités extra-scolaires » organisées par l'association des élèves.
Nous adressons à son fils Victor ainsi qu'à toute sa famille toute notre profonde sympathie.

TÉMOIGNAGES DES JUIFS D'ÉGYPTE INSTALLÉS AU BRÉSIL

Sarina Rohmer a présenté un important document sur les Juifs d'Égypte installés au Brésil, à la conférence internationale de recherche « Les Juifs d'Égypte dans les Temps Modernes » qui s'est tenue à l'Université de Bar Ilan (Israël) en janvier 2004.

*Nous présentons ci-après des extraits de cette étude réalisée par l'association « Arquivo Historico ». Nous avons l'intention d'associer l'intégralité de l'étude à d'autres travaux concernant l'installation des Juifs d'Égypte après leur départ. Nous pensons que les témoignages des Juifs d'Égypte dans les différents pays qui les ont accueillis font aussi partie de **notre histoire** comme le prolongement de l'histoire des Juifs **en Égypte**.*

Nous remercions vivement Sarina Rohmer de nous avoir donné l'autorisation de traduire (de l'anglais) et de reproduire cette étude.

Pourquoi et comment le Brésil?

Quand en 1956 les Juifs d'Égypte furent obligés de quitter le pays en un laps de temps très court, ils avaient très peu d'options, en particulier ceux qui étaient sans nationalité. La principale possibilité était évidemment Israël, "chez nous" comme nous disions. Mais, selon les termes de certains parmi les personnes que nous avons interviewées, il y avait aussi cette opinion: " nous voulions être loin d'une zone en guerre – loin des problèmes de l'Europe, c'était du temps de la guerre froide (V & G.G.). Puis il y avait le Brésil "le pays du futur" selon Stephan Zweig, et de tous les mythes et fantasmes d'y faire facilement fortune, de Carnaval, des films de Carmen Miranda, de vie facile, hommes en costume blanc, personnel attendant sur le quai pour offrir des emplois aux nouveaux venus... "Nous sommes venus au Brésil parce qu'il régnait une certaine fièvre en Égypte pour aller au Brésil...tout le monde parlait du Brésil...15000 sont venus au Brésil...Ça suffit la guerre..."

En ce temps, Juscelino Kubitchek était le Président du Brésil, un leader libéral, un grand humaniste qui probablement pensait que les immigrants éduqués venus d'Égypte constitueraient de bons éléments pour enrichir la société brésilienne elle-même constituée de cultures multiples. Répondant positivement à l'appel urgent formulé par les leaders de la Communauté juive locale, le Président Kubitchek a recommandé d'accorder des visas permanents aux Juifs d'Égypte qui le souhaitaient.

A peu près dix mille Juifs d'Égypte ont été admis au Brésil et se sont installés à Sao Paulo et Rio de Janeiro. Très peu s'installèrent dans d'autres villes.

À cette époque, le Brésil avait ouvert aussi ses portes aux réfugiés de Hongrie dont plusieurs étaient juifs, et l'on vit à Gênes les réfugiés d'Égypte et de Hongrie fraterniser. Ils vivaient dans les mêmes conditions, celles de réfugiés et de futurs immigrants dans un pays d'Amérique latine dont la réalité leur était très peu connue.

Rôle du Service HIAS Unifié et de la Communauté juive.

Le Service HIAS était crucial et essentiel à cette période. Des bureaux furent installés à Rio de Janeiro et Sao Paulo. Des directeurs et chefs d'assistants sociaux venus des Etats-Unis travaillèrent en étroite coopération avec la Communauté juive locale qui répondit immédiatement et positivement. Des comités furent établis afin de trouver logements, emplois, assistance médicale et écoles pour les nouveaux venus qui étaient accueillis au port par un personnel spécialisé et des volontaires.

Vue Générale des témoignages recueillis.

En choisissant les personnes interrogées, nous avons essayé de tenir compte de la diversité d'origine des Juifs d'Égypte, ce qui est aussi le cas de la société brésilienne.

J'ai dressé un tableau de certains résultats de nos enquêtes rendant largement compte de ce que nous possédons dans nos dossiers concernant les immigrants d'Égypte : la variété des origines des familles (principalement sépharades et orientales, mais aussi certains ashkénazes) ; l'âge (la plupart des immigrants nés dans les années 20 et 30) ; l'éducation scolaire (principalement en français et anglais, soit laïque, chrétienne ou juive, peu en arabe) ; les mouvements de jeunesse ; les professions en Égypte et au Brésil ; le nombre d'enfants et petits-enfants, etc. Un coup d'oeil rapide nous permet de constater les éléments fondamentaux et nous donne les principales caractéristiques de ce groupe spécial.

Nous pouvons montrer que ceux qui sont venus au Brésil appartiennent à la classe moyenne. En grande partie, ils étaient des techniciens, employés de bureau dans divers domaines, peu d'universitaires (ingénieurs). Ils utilisaient pour voyager divers passeports et laissez-passer. Une fois qu'ils avaient réussi, dans un délai de temps raisonnable, à regagner leur position sociale et professionnelle, ils progressaient et devenaient souvent des administrateurs et directeurs dans des compagnies multinationales grâce à leur connaissance des langues et leur expérience commerciale, ou encore créaient des industries, ce qui leur a permis d'accéder à la classe moyenne supérieure. Plusieurs s'occupèrent de travaux auprès d'organisations communautaires, telles entre autres, la Wizo et la Fédération Juive locale. Tous avaient des attaches dans le monde (USA, Australie, Canada, Europe, Israël).

Quant à leurs enfants, la plupart ont fréquenté des écoles privées brésiliennes, juives ou laïques, certains ont choisi l'éducation française ou anglaise (en particulier ceux qui avaient commencé leurs études en Égypte). Presque tous ont continué à l'université et sont devenus ingénieurs, médecins, économistes administrateurs, psychologues, etc. Le portugais est devenu la langue parlée à la maison (ce qui n'était pas le cas de l'arabe lorsqu'ils vivaient en Égypte), tout en maintenant aussi le français. Ils se sont mariés au sein de la communauté, en prédominance Ashkénaze, (assez curieusement, il y a eu peu de mariages entre "Égyptiens"). Il y a eu aussi des cas fréquents de mariages avec de non juifs, avec ou sans conversion (en général libéraux). En examinant nos interviews, il est possible de conclure que la première génération a recréé le mode de vie d'Égypte: clubs, rencontres sociales, après-midis pour les femmes ne travaillant pas, aide ménagère permanente, cuisine orientale, traditions religieuses orientales, et en particulier leur "façon d'être", y compris un accent typique les identifiant aisément.

En Septembre dernier l'*Arquivo Historico* et le *Memorial do Imigrante* brésiliens ont organisé une conférence concernant les immigrants Juifs à Sao Paulo, au cours de laquelle on a exposé, à propos des Juifs d'Égypte, les circonstances qui les ont obligés à quitter leur pays natal, les caractéristiques de ce groupe, comment ils ont été intégrés et leur succès en général. On a aussi montré le texte d'un discours prononcé à une assemblée de la Communauté par Mr. Ibram Salama, qui est une véritable ode au Brésil, ainsi qu'une photo de la synagogue fondée par ce groupe spécial.

« La Synagogue des Egyptiens » – Congregacao Mekor Haim.

Dès 1959, deux ans seulement après leur arrivée, un groupe d'immigrants d'Égypte décida la création d'une synagogue selon le rite égyptien afin de préserver leurs traditions. Au début, en 1957, ils avaient été reçus pour leur pratique religieuse par une communauté sépharade fondée dans les années 20 par des immigrants venus de Turquie, de Grèce et du Maroc. Cela présentait l'avantage du contact avec plusieurs membres parlant français (l'Alliance Israélite Universelle était très active dans ces pays). A ce jour, certaines familles d'Égypte fréquentent encore cette synagogue, dans laquelle elles retrouvent les traditions de leurs ancêtres venus de Turquie en Égypte, et leurs racines judéo-espagnoles.

Mais les Juifs d'Égypte désiraient avoir leur propre centre et cherchèrent un autre local. Ils occupèrent au début une maison qui avait servi pendant de longues années de centre et synagogue à une communauté de réfugiés venus d'Allemagne qui occupaient un nouveau bâtiment. C'était leur premier contact avec la Ligne Libérale originaire d'Allemagne.

Cet arrangement ne dura pas longtemps. Le désir d'avoir un bâtiment leur appartenant poussa un groupe à recueillir les fonds nécessaires pour l'acquisition d'une ancienne maison qui sera transformée en un très beau centre. L'auteur de ce projet était un architecte renommé originaire d'Égypte, Mr. Ezra Chammas. Nous avons interviewé sa fille, Mme. Viviane Souss, qui a gardé tous les plans de la synagogue.

Célébration de 40 ans au Brésil – 1957-1997.

En 1997, un groupe de leaders "Égyptiens" a décidé d'organiser une semaine de célébrations en commémoration de leur arrivée au Brésil 40 ans plus tôt, et un comité a été désigné à cet effet travaillant en étroite collaboration avec le FESELA (Sephardic Federation Latin America).

Le programme était très varié et comprenait plusieurs festivités avec, entre autres, un dîner de Gala appelé "Une nuit en Égypte" en présence de nombreuses et importantes personnalités (dont les directeurs de HIAS invités en signe de gratitude), des cérémonies religieuses, artistiques et musicales. Une grande exposition de photos a également été organisée, présentant les différents aspects de la vie des Juifs en Égypte et au Brésil, ainsi que la projection de films vidéo se référant à des visites au Caire et Alexandrie, un festival de cuisine, la publication d'une brochure intitulée "Le Second Exode – 40 ans après", et enfin une médaille spéciale commandée pour cette occasion, sous le nom évocateur de "Jasmine Perfume – 40 ans d'immigration des Juifs d'Égypte au Brésil".

Quelques exemples pris dans nos dossiers

Nos interviews ont couvert tous les aspects de la vie en Égypte et au Brésil, et nous en présentons ici quelques extraits. Il était difficile de faire un choix étant donné la variété et la quantité d'informations.

En Égypte

"Nous étions fiers d'être des étrangers et non pas des Égyptiens. Même mon prénom Aref a été transformé en Alfred et Freddy" (A.S., famille originaire d'Espagne, puis Salonique et Palestine – a gardé ses clés d'Espagne pendant 300 ans).

"L'Égypte était un pays béni par Dieu. Il y avait l'abondance de Dieu. Nous sommes arrivés à la meilleure période, mes oncles s'y trouvaient depuis la première guerre mondiale" (M.H. née en Turquie en 1914, arrivée en Égypte en 1932).

"Parce qu'en ce temps (à l'arrivée de son père en Égypte en 1910), l'Égypte était la Californie du Moyen-Orient" (V.G.)

"Nous vivions comme des milliardaires sans être millionnaires. La vie était très facile, tout selon le style européen" (V.G.)

"Je pensais être Égyptien de religion juive" (R.F.)

"Je ne peux pas oublier que j'ai vécu dans une Égypte splendide" (G.de P.)

"C'est en Égypte que j'ai réellement vécu" (R.S.)

"Mon grand-père a recouvré la vue dans la synagogue miraculeuse de Rav Moshé" (F.S.)

"J'ai beaucoup souffert de mes yeux pendant mon enfance à cause des mouches. Les mouches c'était un problème en Égypte" (A.M.)

"Nous avions un rabbin polonais qui faisait ses sermons en arabe... il s'appelait Adler" (A.M.)

Relations avec les Égyptiens

"Mon père était fonctionnaire au Ministère des Affaires Étrangères. Il avait le titre de Bey. Il ne pouvait parvenir plus haut parce qu'il était juif. En 1948 en période de troubles, nous avions à notre porte un garde assigné par le Ministère. A Rosh Hashana le supérieur de mon père lui envoyait une lettre de bons souhaits." (L.G.)

"J'étais le conseiller financier de la Reine Narimane " (M.H.).

"Je n'ai pas souffert de discrimination par les Égyptiens qui, lorsqu'ils ne sont pas influencés par les politiciens, ne sont pas si..... J'ai été aussi dans une école égyptienne. J'ai été choqué par une telle explosion d'antisémitisme en 1948" (A.M.)

"Il y avait même des ministres juifs, Joseph Cattaoui était ministre des Finances....et jusqu'en 1956, le Contrôleur Général du Budget était Dichy, Moise Dichy Bey" (A.M.)

Incendie du Caire

Assez curieusement deux, parmi les 14 personnes du Caire interrogées, ont minimisé l'incendie du Caire:

"Rien de sérieux, ils ont incendié quelques magasins.." (A.D.)

"Ce qui m'a impressionné c'est lorsqu'ils ont incendié les magasins Cicurel., ils mirent le feu aux deux étages...ils commencèrent par les bars et restaurants, et ensuite les magasins.." (V.G.)

"L'incendie du Caire m'a impressionné, c'était mon anniversaire et il n'était pas possible de le célébrer, tout brûlait tout autour..." (V.S.)

Persécutions - Tensions

"Mon père était propriétaire d'un club de jeux, et plusieurs soldats haut gradés égyptiens fréquentaient ce club, ainsi que des espionnes israéliennes qui obtenaient des informations sur les plans d'attaque contre le nouvel État. En conséquence mon père a été expulsé en Mars 1949 et accusé de collaboration avec l'ennemi"... (A.S.)

"Mon frère (Samuel Azar) était le chef d'une cellule sioniste de gauche, il a été arrêté et exécuté par les Égyptiens pour trahison"..(M.G.)

"En 1967, durant la guerre des Six jours, mon frère a été arrêté et amené plus tard à l'aéroport habillé d'une "galabieh".." (F.L.)

"Ils ont arrêté et torturé un certain Azoulay, pensant qu'il était communiste, mais il était sioniste. Il n'a pas pu résister, ni mentalement ni physiquement..." (J.de P.)

"En 1948, quelqu'un a dit à ma mère, Mme. N., que l'armée égyptienne était arrivée à distance de vue de Tel-Aviv, ce à quoi elle a répondu –"regarde, il est plus facile pour vous de devenir aveugles que pour l'armée égyptienne d'entrer à Tel-Aviv"- elle a été arrêtée" (G.N.).

Des événements terribles ont eu lieu en 1948. Ils sont allés à une synagogue à Alexandrie, ont pris tous les livres et les ont jetés dans la rue.." (A.M.).

"En ce temps, (1956/1957), lorsque nous marchions dans les rues, on voyait, jetés sur les cotés, des meubles, des livres! Ceci appartenait à ceux qui devaient quitter le pays rapidement et qui ne savaient pas quoi en faire....Nous avons vendu à grande perte, mais nous avons vendu et quitté." (A.M.)

Le Traumatisme du départ

Il est important de mentionner que dans certains cas, après 40 ans de vie au Brésil, quelques-uns baissent encore le ton de leur voix lorsqu'ils se réfèrent à des informations considérées comme "dangereuses".

Mme. M.B. travaillait à l' Ambassade de France. Elle raconte : "J'ai été détenue là-bas avec mes collègues pendant deux semaines, et puis nous avons été transportés en bus et amenés directement à la frontière libanaise". (M.B.)

"Nous étions prêts à quitter l'Égypte ayant terminé toutes les formalités. Nous sommes allés à l'aéroport mais il nous a été interdit de monter à bord. Craignant le pire, nous sommes retournés, avons passé une nuit à l'hôtel, puis essayé à nouveau et cette fois nous avons réussi." (V.S.)

"Ma soeur et son mari ont obtenu des visas pour l'Australie et leur bateau traversait le Canal de Suez. Je me suis rendue à Port-Said pour essayer de les rencontrer. Il n'était pas possible de monter à bord du bateau et j'ai demandé en pleurant à quelqu'un de remettre un petit cadeau que j'avais tricoté pour le futur bébé qui était attendu prochainement". (E.M.)

"On m'a accordé un visa pour le Brésil pour raisons humanitaires étant donné que j'étais enceinte de 9 mois, et j'avais reçu l'ordre de quitter le pays dans un délai d'une semaine. J'ai dû voyager par avion" (S.S.)

"Nous avons été expulsés sans avoir été expulsés" (F.S.)

"Le Consulat Italien au Caire et à Alexandrie se faisait un point d'honneur d'aider en accordant des passeports italiens à ceux qui y avaient droit. Ma femme ainsi que l'avocat du consulat étaient très actifs à cet effet... 50 à 60 passeports ont été émis". (V.G.)

Premières impressions du Brésil

"Cela peut paraître curieux, mais je n'ai pas senti de différence entre l'Égypte et le Brésil, le climat, les coutumes, l'hospitalité, le mode de vie, sont très similaires à l'Égypte, ce qui n'est pas le cas de la France..." (A.S.)

"Je pensais que nous devions reprendre le même bateau et retourner en Égypte" (M..H.)

"Première impression? DESORDRE (bagunça). Les Brésiliens ont été très cordiaux, tolérants et nous ont accueilli à bras ouverts." (V.G.)

Les débuts

Bien que les réfugiés d'Égypte soient arrivés au Brésil dans de meilleures conditions en comparaison d'autres groupes à d'autres périodes, les débuts n'étaient pas si faciles. Nous avons parmi nos dossiers une lettre écrite en français par Mr. S.M. de Rio de Janeiro, adressée à ses frère et neveux attendant à Athènes leur bateau pour le Brésil, dans laquelle il décrit les conditions de vie qui étaient manifestement un énorme recul comparées à celles d'Égypte: 3 familles dans un appartement meublé en location, pas de radio, pas d'aide ménagère, des emplois de second ordre, le coût très élevé des voitures qu'ils désiraient. La lettre avait été écrite un mois seulement après l'arrivée, ce qui explique le désarroi. Cependant nous pouvons également regarder le brouillon d'un discours qui a été prononcé dans une assemblée de la communauté deux ou trois ans plus tard par Mr. Ibram Salama de Sao Paulo qui met en valeur tous les bons côtés et les libertés offertes aux réfugiés d'Égypte qui avaient été soumis à l'oppression d'un régime dictatorial et à la peur de la police.

« En général, les documents indiquent que l'intégration a été faite sans heurts et d'une façon satisfaisante. Cela est vrai par rapport aux débuts des vagues précédentes de réfugiés. Ils ont en effet trouvé des emplois assez rapidement, mais évidemment au-dessous de leurs qualifications. Cependant, en un temps relativement court, ils ont grimpé les marches arrivant souvent au sommet, ou bien se sont installés à leur compte. »

"Durant plusieurs années c'était Giulia qui soutenait la famille. Durant son séjour en Angleterre, elle avait suivi un cours de confection industrielle, et s'est arrangée ici pour ouvrir avec un associé une fabrique de sous-vêtements" (V.G.)

"Nous sommes d'abord partis en Uruguay en 1950 et avons commencé à vendre nos affaires, tapis etc., en allant, mon frère et moi, de maison en maison. Au Brésil, après avoir étudié divers endroits, j'ai dû me rendre à la réalité et j'ai voyagé partout pour vendre les marchandises de mon père, papiers et matériel de bureau" (A.S.).

L'interview de David Simhon

Cette interview est l'une de mes préférées. Un court résumé en a déjà été publié en anglais et en espagnol dans *l'International Oral History Association Publication*, volume 3, n° 4, août 1991.

David Simhon, le fameux « mohel » (celui qui pratique la circoncision rituelle) est presque une légende, il représente la tradition juive et ses mains habiles ont fait entrer dans le judaïsme des légions de bébés, parfois sur trois générations par famille. David Simhon est né en Égypte en 1907 et est mort au Brésil au milieu des années 90. « *Dans ma famille, raconte-t-il, nous sommes « mohel » de père en fils depuis cinq générations* ».

La partie la plus intéressante de son interview était le récit de ses relations professionnelles avec les autorités égyptiennes, en dépit de la conjoncture difficile des années cinquante. Bien qu'il fût juif, sa réputation lui avait ouvert les portes de la famille royale du roi Farouk et celles des nouveaux dirigeants après la Révolution. Il a circoncis deux fils de Mohamed Naguib, quatre enfants d'Anouar el Sadat « *qui était comme un frère, nous étions ensemble au collège* ». Gamal Abdel Nasser, qui vivait près de la maison de son père, le saluait quand il le croisait.

Cette interview a eu lieu en Novembre 1993. Elle se termina par cette question : « *Combien de circoncisions avez-vous pratiqué jusqu'à ce jour ?* » et la réponse fut « *Cinquante mille... !* »

Conclusion – Commentaires personnels

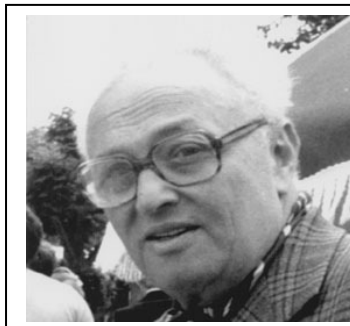
J'ai essayé ici de présenter notre expérience de travail sur les témoignages d'immigrants. Non seulement c'est une source riche d'informations, mais aussi un moyen d'étudier la mentalité de ces gens, leur "façon d'être", leur réaction dans l'adversité, acceptant les défis de leur nouvelle vie, leurs luttes et leurs initiatives. J'ai appris que d'importants travaux académiques sur les Juifs d'Égypte ont été effectués dans plusieurs pays. Cependant si un projet comme le nôtre, qui sauvegarde d'importants témoignages de l'oubli, pouvait s'étendre à la plupart des pays où les Juifs d'Égypte ont trouvé refuge, nous pourrions alors dresser un tableau complet de cette communauté avant et après leur départ d'Égypte.

Sao Paulo, Décembre 2003
Sarina (Marcelle) Minerbo Roemer

Portrait

L'itinéraire de Joseph Hazan comme celui de Raymond Stambouli dont nous avons évoqué le parcours dans notre bulletin n°19 de mars 2004, montre un des aspects de l'Histoire des Juifs d'Égypte. Nous avons demandé à Joyce Blau qui l'a bien connu de décrire son parcours.

JOSEPH (SOUSSOU) HAZAN (1917-2004)



Notre très cher Soussou nous a quittés le 31 juillet 2004. Il s'en est allé rejoindre ses plus chers compagnons de route, Henri Curiel, assassiné en mai 1978, et Raymond Stambouli, mort en avril dernier.

Joseph Hazan - Soussou pour nous tous - est né en 1917 dans cette ville du Caire qu'il a aimée dans une famille chaleureuse de juifs séfarades. Il était l'aîné d'une fratrie de 5 enfants très unis. Ses parents avaient quitté Damas pour l'Égypte à la fin du XIX^{ème} siècle. Le canal de Suez venait d'être ouvert à la circulation maritime et la famille Hazan vivait au Caire, comme de nombreuses autres familles juives, sous la protection du Consul de France.

Soussou s'est toujours senti profondément égyptien et il a beaucoup aimé sa terre natale. Il fait ses études secondaires à la Mission Laïque Française du Caire et après l'obtention de son baccalauréat franco-arabe, ses parents l'envoient poursuivre des études d'agronomie en France, à Grignon. Son diplôme en poche, le jeune agronome travaille en Haute Égypte. Il y prend conscience de la misère des fellahs et des inégalités sociales criantes, accentuées par le chômage, et qui ne cessaient d'augmenter avec le développement de l'industrialisation et de l'urbanisation en Égypte. La présence britannique et la soumission de la monarchie à la puissance coloniale exacerbent le sentiment national et plusieurs groupes politiques se forment, surtout après la victoire éclatante des Soviétiques à Stalingrad. Des mouvements communistes se créent sans lien avec Moscou. Dans un premier temps, Soussou milite dans le mouvement "Iskra" (l'Étincelle) animé par Hillel Schwartz, plus axé sur l'action idéologique, mais rejoint rapidement le Mouvement Égyptien de Libération nationale (M.E.L.N) animé par Henri Curiel.

Soussou participe à la formation des comités ouvriers et étudiants qui seront à l'initiative du soulèvement de mai 1946 contre la présence britannique. Lorsque les mouvements communistes entament un processus de rapprochement qui donne naissance au Mouvement Démocratique de Libération Nationale (M.D.L.N. ou Hadeto, selon les initiales en arabe), Soussou est membre de la Commission de Contrôle. Le programme politique du Mouvement, que l'on peut lire dans leur organe, *al-Gamahir* (les masses) concerne la libération nationale, la réforme agraire, la création de syndicats ouvriers, l'autodétermination du Soudan (alors condominium anglo-égyptien) et enfin le soutien au plan de partage de l'ONU de la Palestine en deux États.

La création de l'État d'Israël en mai 1948 crée une situation nouvelle pour les juifs. Le gouvernement égyptien, qui après avoir décrété la Loi Martiale,

procède à l'arrestation de centaines de juifs, militants sionistes et communistes, mais aussi de musulmans communistes et de Frères Musulmans. Soussou est aussi arrêté et interné dans le camp de Huckstep, dans le désert égyptien, où il passe près d'un an. Ses camarades l'encouragent à accepter l'expulsion vers la France que les autorités lui proposent. Il arrive à Paris en août 1949.

Sa première préoccupation est d'adhérer au Parti Communiste Français. Tout en militant dans la cellule du 17^{ème} arrondissement de Paris, il s'efforce d'obtenir l'appui du Parti au MDLN qui poursuit la lutte en Égypte dans des conditions difficiles.

Henri Curiel, expulsé d'Égypte, puis d'Italie, se réfugie à Paris en 1951 où il retrouve Soussou et des camarades du MDLN. Ils décident de se regrouper et de poursuivre leurs activités en faveur de l'Égypte qu'ils avaient quittée avec réticence. Soussou demande l'autorisation de se libérer de ses fonctions au sein du P.C.F. pour participer aux activités de ses compagnons qui, pour des raisons de sécurité, décident de prendre le nom de "Groupe de Rome".

Soussou participe activement aux débats idéologiques du MDLN et appuie, par exemple, la constitution, en 1951, de groupes de militants opérant militairement dans la zone du Canal où sont cantonnées les forces coloniales britanniques. Le "Groupe de Rome" soutient le coup d'État des "Officiers Libres" du Général Neguib qui renverse la monarchie corrompue et auquel avaient participé des officiers membres du MDLN, tels que Youssef Sadiq et Ahmed Hamrouche. Il soutient la politique neutraliste de Gamal Abdel Nasser à la suite de la Conférence de Bandoung en 1955 et sa position anti-impérialiste lors de la crise de Suez, en 1956.

Soussou et ses amis se mobilisent pour accueillir les juifs expulsés d'Égypte. Soussou est à l'aéroport pour diriger ceux-ci vers les bureaux d'aide. Toujours à l'écoute de l'Égypte, le "Groupe de Rome" traduit en arabe des ouvrages marxistes, soutient les victimes de la répression anti-communiste en adressant de

l'argent aux familles des prisonniers politiques, des médicaments, des livres, des journaux...

Soussou crée en 1960 une société d'imprimerie et d'édition, la Société Européenne des Arts Graphiques (SEDAG). Jusqu'à sa retraite en 1996, le 10 rue de Pontoise, dans le cinquième arrondissement de Paris, est le lieu de rencontre par excellence des dizaines, des centaines d'exilés. Pas un seul jour ne se passe sans qu'un Egyptien, un Soudanais, un Palestinien et bien d'autres ne viennent trouver Soussou, assurés de trouver un accueil chaleureux, un appui, une aide matérielle et morale, du travail, des conseils....

Dès 1957, à travers Roger Vaillant et Robert Barrat, Henri Curiel entre en contact avec Francis Jeanson qui animait un réseau d'aide au Front de Libération nationale algérien. Soussou et ses compagnons participent discrètement au soutien logistique apporté aux militants algériens du FLN.

C'est à cette époque que Soussou rencontre Annie, la compagne de sa vie, qui lui donnera la charmante Jamilé, le bonheur de ses parents. Soussou aura la joie de connaître Paul et Anna, ses deux petits-enfants.

Henri Curiel peut compter sur Soussou lorsqu'en 1962 il fonde avec ses compagnons de lutte dans les groupes de soutien au FLN, un réseau d'aide aux mouvements de libération nationale qui prendra le nom de "Solidarité". Soussou joue un rôle actif dans les tentatives de dialogue israélo-palestinien, lui qui aimait dire je me sens juif quand on attaque un juif, mais je me sens aussi arabe lorsqu'on frappe un arabe.

Ce dialogue a commencé par des rencontres purement individuelles entre un tout petit nombre d'Israéliens et des Palestiniens, soit de l'émigration, soit ceux qu'on appelait les « ambassadeurs », c'est-à-dire les délégués de l'OLP dans différents pays, Saïd Hamami, à Londres, par exemple. Soussou joua un rôle non négligeable dans l'organisation de la "Conférence de Bologne" qui s'est tenue en Italie en mai 1973 et qui réunissait les Partisans de la Paix et des personnalités arabes et israéliennes. Ses efforts devaient être plus particulièrement couronnés de

succès au milieu des années 1970 lorsque les Palestiniens du Fatah demandent aux amis d'Henri Curiel d'établir le contact avec « l'establishment » israélien. Soussou et ses amis sont une fois de plus les intermédiaires dans le dialogue qui aboutit en juillet 1976 à la rencontre du Général israélien Matti Peled et du Dr. Issam Sartawi, cardiologue, membre dirigeant du Fatah palestinien. Soussou est en charge de la logistique des nombreuses rencontres, connues plus tard sous le nom des "Pourpalers de Paris". Celles-ci se succèdent, dans la maison de campagne de Raymond Stambouli et chez Pierre Mendès-France, dont le rôle fut considérable. Ces rencontres se poursuivront sur le plan international : chez le chancelier autrichien Kreisky, les présidents Leopold Senghor, chef de l'Etat sénégalais et Houphouët Boigny, chef de l'Etat de la Côte d'Ivoire...

L'assassinat d'Henri le 4 mai 1978, un paisible jeudi de l'Ascension, dans l'immeuble de la rue Rolin, à deux pas du domicile de Soussou, est un terrible coup de tonnerre. Il fallut beaucoup de courage pour poursuivre le combat. Soussou est toujours là pour résoudre les problèmes, organiser les réunions. En 1982, il participe à la création, en présence du Général Peled et du Dr. Sartawi, de l'association "Palestine et Israël Vivront" dont l'objectif était de faciliter les rencontres entre Palestiniens et Israéliens et de faire connaître les actions menées par les forces de paix en Israël. Un an plus tard, son ami le Dr. Sartawi tombait, comme Henri, sous les balles des ennemis de la paix.

Nous sommes extrêmement nombreux à être redevables à Soussou. L'auteur de cet article, tout particulièrement, lui doit tant de choses. L'amphithéâtre de la rue La Fayette, retenu le 26 septembre par la famille de Soussou pour lui rendre hommage, était trop étroit pour accueillir la famille et les très nombreux amis de Soussou venus souvent de très loin rendre hommage à cet homme d'exception, à ce juste parmi les justes, dont le souvenir souriant et bienveillant restera enfoui à tout jamais dans nos coeurs.

Joyce Blau

Albert Oudiz évoque les souvenirs de sa rencontre avec Joseph Hazan et lui rend ainsi un hommage.

JOSEPH (SOUSSOU) HAZAN

Vers les années quarante, nous étions, au Caire et à Alexandrie, un certain nombre de jeunes épris de démocratie et de justice sociale qui tentaient d'apporter une modeste contribution à la lutte pour un peu plus d'égalité et de liberté dans le pays. Nous nous étions donnés le nom familier de « *GAMÂ'AH* », (assemblée, réunion d'amis).

Les précautions dérisoires, signes de notre naïveté politique, prises pour nous mettre à l'abri de poursuites, voire de représailles, que nous avons adoptées, n'avaient pas empêché la police politique de mettre sur fiches la quasi totalité de nos membres.

Nous en eûmes la démonstration car dès la proclamation de la Loi Martiale, et de la déclaration de guerre contre l'Etat d'Israël qui s'ensuivit, nous fûmes, tous ou presque, cueillis en douceur et jetés dans les camps de concentration de Huckstep, au Caire, et d'Aboukir pour nos camarades d'Alexandrie.

Dans la panique et le désarroi qui s'emparèrent de nous, seules submergèrent deux ou trois personnes qui cristallisèrent autour d'elles une volonté de résistance et un début d'organisation. Joseph (Soussou) Hazan était de celles-la.

Sa haute stature, sa voix de stentor, son calme et son courage nous galvanisèrent et ramenèrent dans nos rangs le désir de faire front à la situation que nous vivions. Parlant d'égal à égal avec le commandant du camp, il obtint de prendre en main l'organisation de notre approvisionnement, la transmission de nos doléances et établit un contact avec les autres détenus qui s'adressaient à lui pour les mesures à prendre devant les circonstances qui se présentaient. Il acquit à ce moment une dimension impressionnante auprès de tous.

Après un an de détention, il arriva à Paris, et ne mit guère longtemps à assurer son indépendance matérielle. De cette manière, il pouvait continuer d'aider de toutes les manières possibles, les démocrates de son pays natal. Il créa une maison d'édition grâce à laquelle il fit imprimer puis fournir gratuitement un important matériel culturel. Il réunit et adressa régulièrement une aide financière pour améliorer le sort des victimes de la répression nassérienne. Il prit par ailleurs une part active contre les projets aberrants d'urbanisme qui menaçaient le cimetière juif de Bassatine au Caire, levant des fonds et fournissant la matière de plusieurs articles dans les journaux dans ce but. Il était de toutes les actions, de tous les combats.

Il s'employa notamment dès la première heure à provoquer et faciliter les contacts entre des représentants de l'Etat d'Israël et de l'Autorité Palestinienne qui seraient intéressés à la recherche d'une paix entre les deux peuples. Il participa activement avec ses amis à réunir autour d'une même table le général Matti Peled, chef d'état major de Tsahal et Issâm el Sartâoui, représentant l'Autorité Palestinienne, dans le but d'étudier les possibilités d'une solution pacifique au conflit. Cette initiative fut hélas torpillée par les jusqu'aboutistes des deux camps. Il ne se découragea pourtant pas et continua à

œuvrer sans relâche dans ce but tant qu'il en eut la force et la santé et jusqu'à que celles ci ne le trahissent.

Doué d'une lucidité politique intransigeante et sans faiblesse, d'un dévouement jamais démenti aux causes qu'il défendait, d'une amitié sans faille à l'égard de tous ses camarades, d'un sens de l'humour, Soussou était en plus un joyeux compagnon sensible et attachant, adoré de tous et doté d'une joie de vivre insatiable. Il ne relâcha jamais son engagement politique. Toujours disponible pour ses amis et même les autres, il ne refusait jamais de rendre service, surtout aux jeunes pour lesquels il témoignait une affection particulière. Pour tous les membres de la *Gamâ'ah*, il était le repère, le phare, la référence. Trahi par l'âge et la maladie, ayant perdu sensiblement son autonomie et une grande partie de sa vue, il lutta courageusement avant de tirer sa révérence.

Il s'est éteint chez lui à 87 ans, entouré des siens, d'Annie, son admirable femme, de Djamileh, sa fille, et de Nadia, sa sœur. Ayant fait don de son corps à la science, il n'y eut point d'obsèques, mais ses nombreux amis, devaient se réunir le 26 Septembre autour d'Annie, pour évoquer son souvenir et lui rendre l'hommage qu'il mérite tant.

« Un vieil homme qui meurt c'est une bibliothèque qui brûle », dit l'adage. Pour Soussou, ce sont d'irremplaçables archives de l'action d'une jeunesse juive d'Egypte, militante et dévouée à la justice et à la paix entre les peuples, ce sont les souvenirs des milliers de noms, de figures et de personnalités qui disparaissent avec lui. Les rares survivants de la *Gamâ'ah*, de même que ceux qui l'ont connu, apprécié et aimé se retrouvent maintenant tous orphelins de lui. Ils garderont longtemps en eux l'image d'une personnalité exceptionnelle, attachante et généreuse.

Albert OUDIZ
20 Septembre 2004

Une autre page d'histoire :

A propos de « l'Opération Suzana » et de « l'Affaire Lavon », évoqués dans le numéro 20 de notre bulletin de septembre 2004, Renée Hakoun nous a transmis un article paru dans le quotidien israélien *Yédiot Aharonot* du 26/12/2003. L'article a été traduit de l'hébreu et résumé par Joe Chalom. Il est intitulé :

HEROÏNE NATIONALE – 50 ANS APRES

Il s'agit d'un long interview très émouvant de Marcelle Ninio, dans lequel elle relate les circonstances de son recrutement (avec ses camarades), son arrestation, les interrogatoires, les condamnations, les 14 années de prison, enfin son arrivée en Israël, et sa nouvelle vie.

En plus de l'existence d'un traître parmi eux, elle dit aussi s'être sentie totalement « trahie » par la légèreté, puis l'indifférence des organisateurs israéliens du réseau. Bien qu'elle et ses camarades aient été tous bien reçus en Israël et dédommagés, elle dit clairement : « Si j'avais su ce que je sais maintenant, je ne suis pas sûre que j'aurais fait cela ».

Ni exil, ni royaume :

« *UNE HISTOIRE D'AMOUR ET DE TÉNÉBRES* » d'Amos OZ- (Gallimard – 2004)

Le dernier roman d'Amos OZ nous arrive. On comprend à la lecture de l'excellente traduction (1) de Sylvie Cohen, qu'il soit resté plusieurs mois le n°1 des ventes en Israël et que la critique l'ait salué comme l'un des meilleurs textes de l'année. Il s'agit d'un récit autobiographique et comme le veut le genre, le narrateur raconte son enfance à Jérusalem et les figures marquantes de sa famille; mais c'est aussi un texte émaillé des réflexions d'un israélien de gauche. engagé dans le courant de La Paix Maintenant, qui témoigne moins du monde ancien, cette Europe d'où vient toute sa famille, que du monde nouveau (2), cet Israël en train de se construire : ainsi le chapitre 48 correspond à l'hiver 48-49. Dans tout le roman se croisent le regard de l'enfant et celui de l'adulte, même intelligence et même sensibilité, même ineffable amour d'Israël, dans cette association de propos graves ou teintés d'humour que tiennent le militant comme l'adulte, l'un sur l'enfance de son pays et l'autre sur la sienne, tous mythes respectifs confondus, dans le sourire et dans l'urgence.

Ici et là-bas : géographie de l'Histoire

Dès les premières pages, et c'est le grand intérêt de l'ouvrage car sa parole sonne juste, Amos OZ témoigne à sa façon de la place faite à Israël parmi les nations, du regard des autres sur les juifs et sur Israël: « On n'aime pas les juifs car ils sont remarquablement doués et intelligents, mais aussi parce qu'ils sont bruyants et arrivistes. On n'aime pas ce que nous avons entrepris ici en Eretz Israël et on nous envie même ce lopin de terre marécageux, rocailleux et désertique. Là bas dans le monde, les murs étaient couverts de graffitis haineux : « Sale youpin, va-t'en en Palestine »; alors nous sommes allés en Palestine et aujourd'hui, le monde entier nous crie: «Sale, Youpin, va-t'en de Palestine » (p. 12).

Avec l'histoire d'Israël où il naît en 1939, c'est toute l'émergence du patriotisme sioniste que rappelle Amos OZ en le situant historiquement: « Personne ne se doutait vraiment de ce qui nous attendait, mais dans les années 20, quasiment tout le monde savait au fond que les Juifs n'avaient d'avenir ni chez Staline, ni en Pologne ni dans toute l'Europe de l'Est, et c'est de cette façon que l'idée de la Palestine s'est renforcée. A l'époque, les Polonais étaient des patriotes fanatiques, comme les Ukrainiens, les Allemands et les Tchèques, tout le monde, même les Slovaques, les Lituaniens et les Lettons, sauf nous qui n'avions pas de place dans ce carnaval, nous n'appartenions à rien et personne ne voulait de nous. Il n'y avait donc rien d'extraordinaire à ce que nous désirions devenir un peuple comme tout le monde. Nous n'avions pas le choix » (*Le récit de ma tante Sonia* p. 212)

L'intérêt de la perspective d'Amos Oz, par exemple lorsqu'il relate la guerre d'indépendance, c'est qu'il l'analyse en tant qu'Israélien et comme homme de gauche. Ainsi, avec la proposition de l'UNSCOP d'un partage du pays en deux états indépendants fin août 47 (p. 355), il rappelle qu'aux racines du conflit, il y a d'une part l'acceptation d'Israël: « Les juifs approuvèrent en grinçant des dents: l'Etat qui leur était alloué n'englobait pas la Jérusalem juive, la Haute Galilée et sa partie occidentale. 75% du territoire attribué aux juifs était un désert stérile » (p. 355). Et d'autre part le refus arabe et sa logique: « Ils considéraient que la Palestine était arabe depuis des siècles, jusqu'à l'arrivée des Anglais qui avaient encouragé des foules d'étrangers à déferler dans tout le pays, à aplanir des collines, déraciner des oliviers centenaires, acheter par la ruse chaque lopin de terre à des propriétaires corrompus et en chasser les paysans qui la cultivaient depuis des générations. Si on ne les arrêtait pas, ces ingénieurs et roublards colonialistes juifs ne feraient qu'une bouchée de ce pays, ils en effaceraient toute trace d'arabité, l'inonderaient de leurs colonies européennes aux toits rouges, le couvriraient de leurs coutumes arrogantes et licencieuses et ne tarderaient pas à contrôler les lieux saints de l'islam avant de se répandre dans les pays arabes voisins. Très vite, grâce à leur esprit retors, à leur supériorité technique et à l'aide de l'impérialisme britannique, ils accompliraient ici exactement ce que les Blancs avaient fait aux autochtones d'Amérique, d'Australie et d'ailleurs » (p. 355).

Le conflit israélo-palestinien est donc au cœur du roman, et Amos Oz donne la parole à des personnages aux avis très divers comme ce camarade du kibboutz en 1954 : « En 48, ils ont essayé de nous tuer tous. En 48, il y a eu une guerre terrible, et ils se sont débrouillés pour que ce soit eux ou nous. On a gagné et on le leur a pris. Il n'y a pas de quoi être fier ! Mais si c'était eux qui avaient gagné en 48, il y aurait encore moins de quoi être fier : ils n'auraient pas laissé un juif vivant. Et d'ailleurs, il n'y a pas un seul juif qui vive dans leur territoire aujourd'hui. La question est là : c'est parce que nous leur avons pris ce que nous leur avons pris en 48 que nous avons ce que nous avons aujourd'hui. Et c'est parce que nous avons quelque chose maintenant que nous ne devons rien leur prendre de plus. Voilà la différence entre ton Mr Begin et moi: si nous leur en prenons plus un jour, maintenant que nous avons quelque chose, nous commettrons un très grave péché » (p. 451).

La richesse du roman tient à cette diversité des voix qu'il convoque et des époques qu'il retrace, mais pas seulement: les changements de ton sont savoureux, du grave au tragique, du drôle à l'ironique avec en particulier cet humour plein de tendresse lorsqu'Amos

OZ rappelle comment l'enfant qu'il était dans les années 40 avait fait siens les mythes fondateurs d'Israël, dont le mythe des pionniers « d'au delà les montagnes obscures » c'est à dire loin de Jérusalem: « Nous vénérions leur image solide et songeuse, avec des tracteurs et des camps en toile de fond, sur les affiches du Fonds national juif (...) là-bas, chez eux, il se passait vraiment de grandes choses. Là-bas, ils bâtissaient le pays et refaisaient le monde, ils édifiaient une société nouvelle, ils marquaient le paysage et l'histoire de leur empreinte, ils labouraient les champs et plantaient la vigne, ils composaient une poésie nouvelle, montaient à cheval, armés jusqu'aux dents, et répliquaient par le feu aux tirs des émeutiers arabes, là-bas on transformait de la misérable poussière d'homme en une nation combattante » (p13).

Hinc et nunc: histoires des êtres et géographie de l'intime

Récit de la genèse d'Israël et de l'enfance du narrateur, cette « histoire d'amour et de ténèbres » associe et traverse plusieurs lieux : Jérusalem est au centre, où le narrateur naît et passe son enfance, qu'il évoque dans son quotidien, celui d'Israël à ses débuts et de la pauvreté, « les appartements étaient minuscules et entassés les uns sur les autres comme des cages »; Jérusalem, c'est aussi le microcosme familial où l'on discute en russe, en polonais et en yiddish « des problèmes nationaux en sirotant le thé autour du samovar », avec les intellectuels, écrivains, professeurs de la jeune université de Jérusalem, fondée en 1925 ; ce sont les rues où il joue et se promène, les maisons des amis; il y a aussi la Jérusalem « irréelle, inaccessible, qui n'est qu'aspiration, désir pour quelque chose qui n'est pas de ce monde ». En Israël, il y a aussi le Kibboutz où part vivre le narrateur à quinze ans, deux ans après la mort de sa mère, sa nouvelle vie de poète maigrichon au milieu des « bronzés » (« j'espérais devenir un tractoriste hâlé, robuste, un pionnier socialiste sans états d'âme, enfin débarrassé des bibliothèques, de l'érudition et de l'apparat critique ») et puis Arad où il s'installe et vit, heureusement loin de son projet adolescent : il écrit ses états d'âme, entouré de livres, loin des tracteurs et des pionniers robustes et hâlés (mais toujours assez près de l'apparat critique).

Loin et non loin d'Israël, il y a bien sûr l'Europe d'où vient toute la famille du narrateur, l'Europe présente dans le roman, mais toujours en filigrane, comme en creux, notamment par ses langues et celles qu'il ne comprend pas : « Papa lisait seize ou dix-sept langues et en parlait onze. Maman en parlait quatre ou cinq et en lisait sept ou huit. Ils discutaient en russe et en polonais quand ils ne voulaient pas que je comprenne. Pour la culture, ils lisaient surtout en allemand et en anglais, et rêvaient probablement en yiddish ». Cette Europe est dans le roman comme à l'origine, un « avant Israël » d'où tout le monde ne reviendra pas,

comme dès 1945 cela devient évident: « Ceux qui ne voyaient pas leurs proches arriver en Israël comprenaient qu'ils avaient été massacrés par les Allemands. L'angoisse régnait à Jérusalem, une angoisse que les gens faisaient de leur mieux pour la repousser au fond d'eux-mêmes » (page 317).

Enfin, la géographie de l'intime s'organise autour de la figure de la mère, la vie heureuse « avant », avant que la maladie n'ait construit ses frontières et placé les protagonistes « à mille années de ténèbres les uns des autres » : « J'écris pour donner une seconde chance à ce qui n'en avait et ne pouvait en avoir » (page 33). Ecriture du passé, des rites familiaux et des moments heureux, écriture de la douleur, de la révolte, ce roman est aussi, comme toute écriture du traumatisme, une quête constante de l'avant-drame, de ce qui l'annonçait, lui donne sinon du sens, du moins un sens. C'est donc toute l'enfance de la mère qui est évoquée, avec l'histoire de la famille, ses figures et récits, l'éducation des filles dans les écoles juives laïques en Ukraine et en particulier au lycée Tarbout de Rovno, les impasses de cette éducation progressiste des filles dans une société où elles ne parviennent pas encore à se faire une place. « Une sorte de lichen romantique avait imprégné le cœur de ma mère et de ses amies, dans leur jeunesse, une brume affective, dense, russo-polonaise, à mi-chemin entre Chopin et Mickiewicz, ont abusé ma mère et l'ont séduite jusqu'à ce qu'elle se suicide en 1952 ». (p. 230)

Mais ce qui finit n'efface pas ce qui naît: le récit autobiographique, lorsqu'il narre les « souvenirs d'enfance et de jeunesse » (3), est presque toujours le récit d'une « traversée des apparences », la fin du monde de l'enfance, ses mythes et illusions pour trouver l'accès à sa propre histoire, à sa propre réalisation, qui passe pour Oz par l'écriture, par ses propres livres. Car les livres et les mythes, tous les récits, sont la matière du roman, matière aussi vivante que les êtres de chair et de parole qui emplissent les pages de cette histoire: ceux de la bibliothèque du père, le Saint des Saints ou plus simplement l'espace adulte auquel l'enfant rêve d'accéder; ceux que sa mère lit jour et nuit pendant les nuits sans sommeil d'une dépression sans fin; ceux qu'il se met à dévorer dès qu'il sait lire; enfin ceux qu'il écrira, dont celui-ci.

Autant que d'histoires de livres, ce livre est fait de l'enchevêtrement de récits, la plupart des personnages trouvant dans le roman un lieu pour leur parole comme pour leur mémoire. Et de cette pluralité de voix naît le ton du roman, riche d'être à la croisée de tous ces tons et sentiments, exil ou royaume selon les êtres et les moments, batailles d'enfants sur le tapis du salon ou combats réels, voix des tristesses et des plaisirs, des corps et des âmes, des réalisations et des impasses, des vivants et des absents. Entre macrocosme et microcosme, amour et ténèbres, un monde qui nous est à peine étranger.

Chantal Steinberg
30/06/04

- (1) Un unique reproche cependant: aucun terme israélien n'est explicité dans un glossaire.
- (2) T. HERTZEL : Monde ancien, monde nouveau et S. ZWEIG: Le monde d'hier.
- (3) E. RENAN: Souvenirs d'enfance et de jeunesse.

ECHO DU CERCLE DE LECTURE DU 21 OCTOBRE.

"CRISE D'ASTHME" d'Etgar Kéret, traduit de l'hébreu par Rosy Pinhas Delpuech, Editions Actes Sud, 2003.

Livre présenté par Joe Chalom, textes lus par Rachel Cohen.

Etgar Keret, est âgé de 37 ans ; il en avait 27 quand il écrivit "*Crise d'asthme*". Écrivain doué et brillant, il est très apprécié en Israël; mais sa réputation est allée bien au-delà des frontières. Il a été traduit en France et aux États-Unis.

"*Crise d'Asthme*" est un recueil de 48 nouvelles, au style vif et alerte, souvent teinté de poésie.

De nombreuses nouvelles démarrent dans un réalisme très quotidien, pour basculer soudain dans le fantastique ou dans la violence. Mais il semble que, chez Kéret, fantastique et violence ne soient pas gratuits: certaines nouvelles peuvent se lire comme des fables dont la morale et la vérité sont à découvrir par le lecteur. Il arrive aussi que d'autres nouvelles, moins nombreuses soient pleines de fantaisie et de drôlerie, se terminant sur des dénouements inattendus.

Les personnages d'Etgar Kéret sont souvent des enfants, très souvent des jeunes gens. Dans le récit ils sont toujours pris par des sentiments forts : colère, jalousie, humiliation, haine, peur, dépression et solitude. Mais on rencontre aussi l'amitié, la tendresse, la bonté, ainsi que l'amour (souvent malheureux). Parmi les nombreux thèmes abordés on trouve aussi la Shoah ou l'Intifada (abordé sans verser dans la politisation).

Trois nouvelles lues avec talent par Rachel Cohen, nous ont donné un aperçu des différentes facettes de l'auteur. Etgar Kéret, un écrivain très moderne qui mérite d'être connu !

PROCHAINES RENCONTRES DU CERCLE DE LECTURE

Les exposés auront lieu à la Maison des Associations du 12^{ème} arrondissement de Paris.
181 rue Daumesnil
75012 Paris

Judi 20 Janvier 2005 à 18h.

Exposé par Emile Gabbay
L'Enigme Antisémit
Daniel Sibony
Editions du Seuil – 2004.

Samedi 19 février 2005 à 15 h.

Exposé par José Salmona
Le voyage imaginaire
Avec Théodore Hertzfel en Israël
Shimon Pérez
Editions 1 - 1998

Samedi 12 Mars 2005 à 15 h.

Exposé par Chantal Steinberg
Une histoire d'Amour et de
Ténèbres
Amos Oz
Editions Gallimard –2004

Exposition rétrospective des photos d'un Alexandrin :

MAX FISHER (1930 – 1981)

Du 15 au 17 janvier 2005

Salle MARCEL PAGNOL

Rue Gounod à Villiers le Bel

Dans le cadre de l'exposition annuelle d'OBJECTIF 95 dont Fisher a été le fondateur.

Horaires : Samedi 15 janvier 2005 de 14h à 20h

Dimanche 16 et lundi 17 janvier 2005 de 14h à 17h30

Le vernissage aura lieu le samedi 15 janvier à 19h.

CENTRE DE RECHERCHE DU PATRIMOINE DES JUIFS D'EGYPTE -Tel-Aviv

Bulletin n°4

Nous avons été très heureux de recevoir le bulletin n°4 d'abord en hébreu ensuite en français, plus facilement accessible par la plupart d'entre nous. Nous avons été très sensibles à cet effort de traduction et d'ouverture du bulletin à un public plus international, sachant que la majorité des juifs d'Egypte, quelque soit le pays qui les a accueillis, lisent et parlent encore le français.

La page de garde (de l'édition en hébreu) comprend une photo émouvante datant de 1936 (envoyée par Henriette Busnach) d'une excursion aux Barrages (près du Caire) des jeunes de La Ligue Internationale Scolaire Contre l'Antisémitisme.

Dans le sommaire très important, nous avons relevé quelques articles :

- L'avant-propos d'introduction au bulletin est un article très émouvant du Professeur Jimmy Weinblatt, recteur de l'Université Ben Gourion de Beer Sheva, né à Alexandrie et ayant quitté le pays en 1952. Il évoque la « mentalité méditerranéenne malléable et tendre », et le « sens particulier de l'humour composé d'humour juif, arabe, européen, balkanique et moyen-oriental » des habitants de sa ville natale.
- Plantation de la « forêt des Juifs d'Egypte » en janvier 2004, à la veille du Congrès International de Ramat Gan,
- Le compte-rendu du spectacle de Nissim Zohar, en hébreu et en anglais : « la mouloukhia de ma mère »,
- Le récit d'une conférence faite par Itzhak Gormezzano-Goren, écrivain né en Egypte, au Centre Académique israélien du Caire. Le séjour de Gormezzano-Goren s'est accompagné d'une visite de son Alexandrie natale, où il fut impressionné par les récents signes de rénovation.
- Souvenir du journaliste Sami Grunspan sur son séjour en Egypte en 1977, peu de temps après la visite de Sadate en Israël et son discours à la Knesset. Il est rappelé qu'en 2004, on a fêté le 25^{ème} anniversaire de la signature de la paix entre l'Egypte et Israël.

Nous signalons :

Deux conférences, sous l'égide du Cercle de Généalogie Juive, de Yves Fedida de l'Association Internationale Nebi Daniel.

1/ Le Recensement Montefiore des Juifs d'Alexandrie en 1840

Lundi 7 mars 2005, à 18 heures 30

Alliance Israélite Universelle

45, rue La Bruyère

75009 Paris

2/ Recherches sur les Protections Consulaires

en Eretz Israel au 19^{ème} siècle pour les Juifs d'Afrique du Nord et de Turquie.

Lundi 14 Mars 2005 à 20h

Centre Edmond Fleg

4 impasse Dragon

13006 Marseille

Le livre d'Albert Pardo

« L'Egypte que j'ai connue »

vient d'être réimprimé après corrections, la première édition étant déjà épuisée.

Pour lancer cette deuxième édition, le livre est vendu au prix de **20 euros plus frais de port**, au lieu de 25 euros prix public. Nous souhaitons le diffuser bientôt en librairie.

Vous pouvez le commander en vous adressant par courrier à André Cohen, 8 rue des Tanneries, 75013 Paris et en accompagnant votre commande d'un chèque de 20 euros + 3 euros pour frais d'envoi pour la France.

« Les Juifs d'Égypte – Culture et Diversités » : conférence du 5 décembre 2004 au FIAP.

Un très beau livre collectif est paru en 2003, sur les « *La Méditerranée des Juifs* ». Et à partir de ce livre c'est une conférence -ou plutôt trois conférences juxtaposées- que nous firent Paul Balta, Régine Dhoquois-Cohen et Ilios Yannakakis.

L'essentiel portait sur le judaïsme égyptien, mais Madame Dhoquois-Cohen nous présenta rapidement l'ensemble de l'ouvrage, qui est d'une grande richesse.

Paul Balta nous raconta « ses juifs d'Égypte », dégageant avec humour certaines particularités du judaïsme égyptien.

Ilios Yannakakis passionna l'assistance en lui faisant profiter de ses talents d'historien et de conteur. Il retraça les circonstances historiques qui, au 19^{ème} siècle, firent de l'Égypte le « point d'intersection » des grandes migrations de l'époque avec notamment le creusement du canal de Suez et l'épopée cotonnière. Il parla du phénomène extraordinaire et presque unique du cosmopolitisme que nous avons vécu tous, cosmopolitisme qui fut totalement balayé par les tempêtes du nationalisme.

L'importante participation de la salle fit dire, à juste titre, à madame Dhoquois-Cohen, qu'il est essentiel, pour la pérennité du patrimoine, de recueillir des témoignages et particulièrement des témoignages oraux.

Un après-midi qui nous conforte dans l'organisation régulière de conférences.

Groupe de travail sur les proverbes en arabe égyptien.

Un petit groupe de travail s'est constitué autour des proverbes arabes égyptiens. Le 16 décembre 2004 aura lieu la seconde réunion. Ce groupe est particulièrement intéressant car, comme l'ont souligné Albert Oudiz et Renée Hakoun, les proverbes en langue arabe faisaient totalement partie de la conversation. Nous vous ferons profiter de notre travail.

Nous avons vu à la télévision :

" N'EST PAS SOURD, CELUI QUE L'ON CROIT "

Film de Elie Roubah, Jean-Luc Gunst et Attilah Egry (52 minutes)

De l'intérêt de "zapper" un peu au hasard, sur le câble !

Vendredi 9 Juillet 2004, à 20 heures 50, sur la chaîne KTO, un film de qualité, en hébreu, et sous-titré en français, attire mon attention et me captive de plus en plus : ce film nous fait partager la vie d'une école israélienne de Jérusalem-Ouest, dans le quartier populaire de Kiriat Yovel, qui accueille des adolescents sourds de 6 à 21 ans, juifs et arabes, israéliens ou palestiniens. Les élèves sont encadrés et accompagnés, en vue de réintégrer un cursus scolaire normal, de comprendre le monde, de communiquer malgré les obstacles.

Le projet émane d'un homme, "Baroukh" dont la volonté est, comme il le dit, "de faire la guerre à la guerre". Si forte est sa conviction ainsi que celle de ses collaborateurs, enseignants juifs ou arabes, si intense est leur optimisme et leur travail, que c'est paradoxalement dans cette école de sourds qu'on arrive, en fait, à "s'entendre", malgré toutes les difficultés politiques du moment.

A travers ce film, nous apprenons que la communication, loin d'être un acte mécanique, est un élan vers autrui, "une rencontre".

Une belle surprise en regardant le générique à la fin : le réalisateur n'est autre qu'Elie Roubah, que nous connaissons bien et dont l'épouse, Raymonde, était parmi les premiers membres très actifs du Conseil d'Administration de l'ASPCJE, dans les années 80.

Nous sommes d'ores et déjà d'accord avec Elie Roubah pour vous présenter, en 2005, ce film beau, humain et stimulant.

Joe Chalom

Il nous reste encore quelques exemplaires du livre d'**Alain Blottière** :

« **UN VOYAGE EN EGYPTE au temps des derniers rois** » (Flammarion –2003)

vendu au prix de 40 euros au lieu de 45 euros prix librairie. S'adresser à André Cohen –8 rue des Tanneries 75013 Paris.